

HOMÉLIE 13

«Nous sommes insensés à cause du Christ,» car il est nécessaire de revenir à ce texte, «et vous êtes prudents dans le Christ; nous sommes infirmes, et vous êtes forts; et vous êtes honorés, et nous sommes méprisés.»

1. Les observations si sérieuses qu'il voulait faire étant terminées, l'Apôtre parle, comme il convenait, d'une chose plus dure et plus blessante que toute accusation. «Vous régnez sans nous, avait-il dit, Dieu nous a traités comme les derniers des hommes, comme des victimes destinées à la mort;» et, pour marquer comment ils étaient destinés à la mort voilà, qu'il ajoute : «Nous sommes insensés, faibles et méprisés, nous souffrons la soif et la faim, nous sommes nus, on nous frappe, on nous poursuit, nous travaillons de nos mains.» Tout autant de choses qui étaient les marques véritables des docteurs et des apôtres. Les disciples, au contraire, mettaient leur orgueil dans la sagesse, la gloire, les richesses et les honneurs. C'est afin de rabaisser leur faste, et de leur faire voir qu'il y avait là plutôt sujet de rougir que de se glorifier, que Paul commence par ces paroles ironiques : «Vous régnez sans nous.» Nous n'en sommes pas encore au temps de ces honneurs et de cette gloire qui vous environnent; l'heure présente est celle de la persécution et des outrages auxquels nous sommes en butte. Or n'est-ce pas l'opposé que nous voyons ? Nous voilà donc au temps de la récompense et des honneurs. – Quelle ironie ! – Et vous, nos disciples, vous régnez déjà. Pour nous, vos apôtres et vos docteurs, qui aurions dû recevoir avant tous les autres notre récompense, non seulement nous vous sommes inférieurs, mais encore nous semblons destinés et voués à la mort, toujours méprisés, toujours dans les périls, toujours exposés aux rigueurs de la faim, bafoués comme des insensés, chassés de partout et livrés à des maux intolérables. Que voulait l'Apôtre dans ces paroles ? Evidemment, encourager les disciples à marcher sur ses traces, à rechercher moins l'honneur et la gloire que les dangers et les affronts; car ces dernières choses conviennent davantage à la prédication. Cependant Paul n'exprime pas ouvertement sa pensée; il ne veut pas mortifier les disciples, et c'est pourquoi il ménage toute chose, il use d'une sage modération. En parlant sans détour, il aurait dit : Vous êtes dans l'erreur, vous vous trompez, et vous vous éloignez du conseil apostolique; un apôtre et un ministre du Christ doivent passer pour des insensés, et vivre, comme nous, dans l'affliction et le mépris; votre vie a des caractères tout à fait opposés. Mais quel trouble un langage pareil n'eût-il pas excité dans leurs âmes ? Tout consacré à la gloire des apôtres, il n'aurait abouti qu'à rendre plus audacieux les disciples en leur reprochant leur mollesse, leur goût pour la vaine gloire et les richesses. Aussi c'est autrement que Paul agit, et ses paroles ne sont pas moins pénétrantes pour être plus contenues et moins rudes.

Il débute par une ironie : «Vous êtes forts et glorieux.» Laissant l'ironie de côté, voici ce qu'il aurait dit : Il n'est pas possible que l'un passe pour sage et l'autre pour fou, celui-ci pour fort et celui-là pour faible, la prédication ne demandant pas ces deux choses. Si les uns pouvaient être traités d'une façon et les autres d'une autre, vos paroles auraient peut être quelque apparence de raison; mais c'est impossible, à l'heure qu'il est, il n'y a pas de chrétiens qui puissent être sans danger, passer pour sages, marcher dans l'honneur et la gloire. Il faudrait autrement que Dieu vous eût préférés à nous, qu'il eût mis les disciples au-dessus des maîtres, éprouvés par tant de tribulations. Or, qui oserait le prétendre ? Si nul ne l'ose, qu'avez-vous autre chose à faire qu'à marcher sur nos traces ? Et ne croyez pas que je parle du passé seulement. «Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif et la nudité.» Voilà la vie du chrétien, et non pas seulement son état d'un jour ou d'une heure ! Un athlète couronné pour une victoire ne reçoit pas de nouvelle couronne quand il succombe. «Nous souffrons la faim,» dit l'Apôtre, contre ceux qui vivent dans les délices; «Nous sommes frappés au visage,» et c'est les orgueilleux qu'il a en vue; «on nous poursuit, on nous chasse,» et il s'adresse à ceux qui sont tranquilles dans leurs demeures; «nous sommes nus,» dit-il, contre les riches; enfin «nous travaillons,» et par là il condamne ces faux apôtres qui reculent devant la fatigue et les dangers; recherchant toujours leur avantage personnel. Nous n'agissons pas de la sorte, dit-il, et nous bravons toujours avec courage les périls extérieurs; bien plus, nul ne peut nous reprocher de supporter nos maux avec amertume, ou d'accuser nos persécuteurs; nous rendons toujours le bien pour le mal. Et quel mérite y a-t-il à souffrir en murmurant ? Tous les hommes en sont capables. Le vrai, le grand mérite, consiste à souffrir avec patience et sans se plaindre.

2. Pour nous, loin de nous plaindre de nos épreuves, nous nous en réjouissons; et la preuve, c'est que nous faisons du bien à ceux qui nous font du mal. Qu'il en fût réellement

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

ainsi, l'Apôtre le déclare dans ces paroles : «On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous souffrons; on nous blasphème, et nous prions; nous sommes devenus comme les balayures du monde.» Nous passons pour insensés à cause du Christ. En effet, souffrir sans se venger ou du moins sans se plaindre, c'est aux yeux du monde une folie, une honte, une faiblesse. Mais, comme en faisant retomber sur eux le poids de tout ce qu'il avait souffert, il leur aurait rendu sa parole plus dure à entendre, l'Apôtre ne dit pas : Nous sommes le rebut de votre ville; il dit : «Nous sommes devenus les balayures du monde, le rebut de tous;» non plus de vous seulement, mais du monde entier. En parlant du Christ, l'Apôtre, laissant la terre, et le ciel, et toute créature de côté, arbore l'étendard de la croix. Quand il veut attirer les hommes à lui, il oublie tout pour ne parler que de ce qu'il a souffert pour eux. Ainsi faisons-nous nous-mêmes quand on nous outrage ou quand on nous méprise. Nous rappelons ce que nous avons enduré pour nos contempteurs. «Nous avons été jusqu'ici le rebut de tous.» Il garde le plus grand coup pour la fin. «De tous,» non pas de nos persécuteurs seuls, mais de ceux-là même pour qui nous souffrions. Qu'est-ce à dire, sinon : Je les en remercie ? Parole où l'on sent la tristesse, une tristesse provoquée par le désir de ranimer l'ardeur des disciples, et non de les jeter dans rabattement. Il aurait pu citer mille crimes; au lieu de cela, il salue ses contradicteurs.

Le Christ, en nous ordonnant de supporter les injures, a voulu nous enseigner la vraie philosophie et nous obliger de la sorte à mieux confondre les insulteurs. Or, on leur fait plus de bien par le silence qu'en répondant à leurs mauvais propos. Cependant l'Apôtre met le remède à côté de la plaie, et, sentant la violence de celle qu'il vient de faire : «Je n'écris pas ces choses, dit-il, pour vous confondre, je vous avertis seulement comme des enfants bien-aimés.» Je n'ai pas eu la pensée de vous faire rougir. L'effet qu'ont eu ses paroles, il se défend de l'avoir voulu; ou plutôt il l'a voulu, mais dans de bonnes intentions et sans aucun sentiment de haine. L'excuse qui suit un reproche en tempère l'amertume et le rend plus efficace. Paul ne pouvait pas se taire, les Corinthiens ne se seraient pas corrigés; mais, le coup porté par ses paroles étant profond, il leur aurait fait une plaie incurable, s'il n'en eût atténué la portée; et c'est pourquoi il s'y applique avec force. Par là, loin d'enlever la blessure, il enfonce plus profondément le trait, tout en adoucissant la violence de la douleur. On accepte volontiers une correction que l'amour a dictée.

Les paroles si sages de l'Apôtre étaient bien faites pour frapper l'esprit des disciples et les ramener au bien. Ce n'est pas un docteur, un apôtre, un maître qui parle à ses disciples; il ne veut pas de ce rôle élevé. «Je vous avertis comme des enfants chéris;» non pas seulement comme des fils, mais encore comme des fils bien-aimés. Pardonnez-moi, si je vous ai blessés; c'est par affection que je l'ai fait. Il ne dit pas : Je vous reprends; il dit : «Je vous avertis.» Qui ne supporterait les larmes d'un père et refuserait d'entendre ses conseils ? Voilà pour quelle raison il ne dit ces choses qu'après avoir frappé son coup. – Quoi donc ? direz-vous, est-ce que les autres docteurs ne nous pardonnent pas ? – Je me garderai de le nier; mais ils ne pardonnent pas de la sorte. Il insiste sur cette pensée; ses œuvres, ses paroles, tout fait voir qu'il a été posé comme maître et comme père. «Lors même que vous auriez beaucoup de maîtres en Jésus Christ, vous n'avez pas néanmoins plusieurs pères.» Il laisse sa dignité de côté pour ne parler que de sa charité. Il ne veut pas les presser par ce mot, «dans le Christ;» mais les consoler plutôt, appelant maîtres et non adulateurs ceux qui travaillaient et souffraient pour eux. Enfin, il manifeste sa sollicitude. Il ne dit pas : Vous n'avez pas beaucoup de docteurs; il dit : «Beaucoup de pères.» Que lui importe la dignité ? Il l'abandonne sans peine et dédaigne de leur montrer combien il a travaillé pour eux. S'il veut reconnaître qu'ils doivent beaucoup à leur maître, et comment en serait-il autrement ? il revendique la gloire d'aimer plus que les autres; ainsi le veut sa prérogative de père. Non content de dire : Nul ne vous aime comme moi, ce à quoi on n'aurait eu rien à répondre, il raconte ce qui a eu lieu. Qu'est-ce donc ? «C'est moi, dit-il, qui vous ai engendrés en Jésus Christ par l'Evangile.» En Jésus Christ; je ne m'en attribue pas la gloire. Puis il les presse de nouveau, il les gourmande parce qu'ils s'attribuaient la gloire de la doctrine. «Vous êtes le sceau de mon apostolat.» (1 Cor 9,2) «J'ai planté,» dit-il ailleurs. Et ici : «Je vous ai engendrés.» Il ne dit pas : Je vous ai prêché la parole; mais : «Je vous ai engendrés,» empruntant les termes de l'ordre naturel. Une seule chose le préoccupe maintenant : montrer aux disciples combien il leur est attaché. Eux vous ont appris ce qu'ils tenaient de moi; votre titre de fidèles, c'est à moi que vous le devez. Après les avoir traités de «fils bien-aimés,» il devait, afin qu'on ne prit pas ses paroles pour de l'adulation, en montrer la vérité, et il le fait : «le vous en conjure donc, soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus Christ.» Quelle noble confiance en lui-même ! Quelle judicieuse et pressante image pour persuader aux autres d'imiter le Maître !

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Néanmoins, ce n'est pas un motif d'orgueil qui le pousse à parler ainsi, il veut seulement montrer que la vertu est facile à pratiquer.

3. Gardez-vous donc de me dire : Je n'ai pas la force de vous imiter; car vous êtes docteur et vous êtes grand. – Il n'y a pas entre vous et moi la même distance qu'entre Jésus Christ et moi, et cependant j'ai imité Jésus Christ. En écrivant aux Ephésiens il ne fait nullement mention de lui; son langage est direct : «Soyez, dit-il, les imitateurs de Dieu.» (Ep 5,1) Ici, comme il parle à des âmes encore faibles, il se place en intermédiaire. D'ailleurs il veut aussi montrer qu'en l'imitant il est possible d'imiter le Christ. Retracer une exacte copie c'est encore reproduire le modèle. Voyons donc comment il a imité le Christ. Pour imiter ce divin modèle il ne faut ni temps, ni génie; la bonne volonté suffit. Entrez dans l'atelier d'un peintre, regardez mille fois un de ses tableaux et cherchez à le reproduire; vous n'y arriverez pas. Mais le Christ, il suffit de l'entendre pour l'imiter. Voulez-vous que nous vous décrivions la vie de Paul ? Voici donc un tableau, un portrait plus beau que celui des rois. Plus de planches unies ensemble, ni de toile tendue, mais seulement l'ouvrage des mains de Dieu, une âme et un corps, une âme que Dieu a faite et un corps qu'il a fait également. Vous applaudissez ? Ce n'est pas le temps d'applaudir; attendez, l'heure viendra où vous devrez applaudir et imiter. Maintenant nous avons tous les mêmes matériaux à exploiter. Une âme ne diffère pas d'une âme en tant qu'âme; elle n'en diffère que par ses sentiments. Il en est de l'âme comme du corps : les corps se valent entr'eux; celui de Pierre ressemble à celui de beaucoup, et, si le corps de Paul a parmi les autres une splendeur manifeste, il le doit aux dangers qu'il a courus. Prenons donc un tableau : l'âme de Paul, puisque nous parlons d'elle. Naguère ce tableau était enfumé et chargé de toile d'araignées; car y a-t-il rien de pire que le blasphème ? Or, voilà que le grand transformateur est venu, il a vu les défauts du tableau et leur cause, qu'il ne faut chercher ni dans la lâcheté, ni dans la paresse, mais dans l'ignorance et l'absence des charmes de la piété.

Paul, en effet, avait du zèle, mais un zèle sans éclat parce qu'il n'était pas suivant la science, et alors il lui donne la fleur de la vérité, c'est-à-dire la science, et découvre tout à coup une image vraiment royale. Paul, sous l'influence de cette transformation, apprend ce qu'il ignorait et devient aussitôt un artiste sublime. Il montre d'abord une tête royale en prêchant le Christ; ensuite le reste du corps, c'est-à-dire une vie sage et parfaitement réglée. Les peintres s'enferment dans leur cabinet pour travailler, recherchent le silence et le repos, n'ouvrent leur porte à personne. Il en est bien autrement de ce peintre d'un nouveau genre : il produit son travail au milieu de la ville, ne se laissant distraire ni par les contradictions, ni par le tumulte, ni par le bruit; il poursuit toujours sa royale image. Aussi pourrait-il dire : «Nous sommes devenus un spectacle au monde, au milieu de la terre, de la mer, du ciel et de tout l'univers.» Il retrace ainsi la figure du monde sensible et du monde spirituel.

Voulez-vous maintenant connaître les autres parties de ce tableau, de la tête aux pieds ou réciproquement ? Figurez-vous une statue d'or, ou mille fois plus précieuse encore, digne d'orner le palais du ciel; une statue que le plomb n'enchaîne pas, et qui ne soit pas fixée dans un seul endroit, mais qui marche de Jérusalem en Illyrie, en Espagne, et qui vole comme si elle était ailée à travers la terre entière. Que comparerez-vous à ces pieds agiles qui foulèrent le sol de tous les pays ? «Qu'ils sont beaux,» disait autrefois le prophète, découvrant cette merveille dans l'avenir, «qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix !» (Is 52,7) Voilà la beauté des pieds. Voulez-vous voir celle de la poitrine ? Approchez, je vais vous la montrer, elle est plus remarquable encore, et celle du législateur antique n'est rien auprès de celle-là. Moïse porta sur son cœur les tables de pierre, Paul avait en lui-même le Christ; il portait cette image royale et celle du propitiatoire. C'est pourquoi sa gloire était supérieure à celle des chérubins. La voix du premier ne ressemblait pas à celle du second; l'un ne dédaignait pas de s'occuper des choses sensibles, la langue de Paul cherchait ses inspirations dans le ciel. Le propitiatoire n'avait d'oracles que pour les Juifs, Paul adressait les siens à toute la nature; et, tandis que les premiers sortaient d'une créature inanimée, les seconds passaient à travers une âme ardente et vertueuse.

4. Ce nouveau propitiatoire était plus éclatant que le ciel lui-même. Sans doute il ne brillait pas par la multitude des astres ou par les rayons du soleil; mais le propre soleil de justice habitait en lui et en rayonnait. Ce ciel visible est quelquefois attristé par des nuages; la poitrine de Paul ne connut jamais de pareille tempête; ou plutôt de nombreux orages se levaient, mais ils n'obscurcissaient jamais la lumière qui gardait toute sa pureté dans les tentations et les périls. Voilà pourquoi Paul dans les chaînes s'écriait : «La parole de Dieu n'est point enchaînée.» (II Tim 2,9) Et en réalité elle lançait ses rayons par la bouche de Paul; ni la crainte, ni les dangers ne pouvant obscurcir cette poitrine. Peut-être semble-t-elle laisser ses

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

pieds bien loin d'elle; mais les pieds, comme la poitrine, ont la beauté qui leur convient. Vous plaît-il de savoir maintenant la beauté de l'estomac ? Ecoutez Paul rendre témoignage de lui-même : «Si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais de viande.» (1 Cor 8,13) C'est un bien de ne pas manger de viande, de ne pas boire du vin, ou quoi que ce soit qui puisse choquer, scandaliser ou débiliter son frère. «La nourriture est pour l'estomac, et l'estomac pour la nourriture.» (Ibid., 6,13) Quoi de plus beau qu'un estomac de cette nature qui savait se taire, se modérer, souffrir, endurer la faim et la soif ? Comme un coursier souple et bien dressé qui porte des rênes d'or, Paul marchait harmonieusement, vainqueur de sa nature; car le Christ avançait avec lui. De cette tempérance si remarquable, on peut conclure qu'il ne restait pas de vice en Paul.

Parlerons-nous de la beauté de ses mains ? Mais avant disons quelque chose de leur ancienne dépravation. Voyez Paul entrer dans les maisons pour en arracher les hommes et les femmes. Il n'a pas les mains d'un homme; il a les griffes d'une bête féroce. Mais sous l'influence des rayons de la vérité et de l'expérience des choses spirituelles, ses mains se transforment et deviennent vraiment spirituelles : elles sont toujours chargées de chaînes et ne frappent jamais personne, quoiqu'elles soient mille fois frappées elles-mêmes. Ces mains, une vipère les respecta jadis et ne voulut pas les toucher, parce que déjà ce n'était plus des mains d'homme. Voulez-vous voir encore comment le dos de l'Apôtre n'était pas au-dessous de ses autres membres ? Entendez-le s'écrier : «J'ai reçu des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet, j'ai été battu trois fois de verges, j'ai été lapidé une fois. J'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer.» (1 Cor 11,24-23)

Mais ne nous égarons pas dans des détails infinis en nous arrêtant à chaque membre en particulier. Passons de la beauté du corps à celle des vêtements. Les démons les respectaient et prenaient la fuite; par le contact seul les malades étaient guéris. Partout où Paul se montrait, tout cédait et fuyait comme devant le vainqueur du monde entier. Les soldats couverts de blessures sur un champ de bataille ne peuvent voir sans horreur les armes de celui qui les a frappés. Ainsi en était-il des démons : ils fuyaient au seul aspect de leur vainqueur. Où sont maintenant les riches si fiers de leurs trésors ? Où sont ceux qui comptent leurs dignités et leurs vêtements somptueux ? Qu'ils comparent, et soudain ils reconnaîtront que ce qu'ils possèdent n'est que boue et fange. Que parlé-je des vêtements et de l'or ? Pour moi, si l'on me proposait l'empire du monde entier, je m'estimerai plus fier d'avoir seulement un ongle de Paul; je préférerais son indigence à toute volupté, son humiliation à toute gloire, sa nudité à toute richesse, les soujets donnés à cette tête sacrée à toute liberté, les pierres de sa lapidation à tous les diamants. Voilà, mes bien-aimés, la couronne que nous devons désirer; encore que la persécution n'ait pas lieu, tenons-nous prêts. D'ailleurs, ce n'était pas de la persécution seulement que l'Apôtre tirait son éclat. «Je châtie mon corps,» (1 Cor 9,27) disait-il; ce qui pouvait se faire en dehors de la persécution. Il ne voulait pas qu'on soignât le corps pour le plaisir. «Ayant de quoi nous vêtir et de quoi nous nourrir, soyons contents,» (I Tim 6,8) disait-il; il n'est pas nécessaire pour cela d'être persécuté. Il rappelait à la tempérance les opulents : «Ceux qui désirent être riches encourent les tentations.» (Ibid., 9)

Si nous nous exerçons de la sorte, nous triompherons dans la lutte, et nous serons couronnés; nous recevrons la récompense de nos œuvres sans être persécutés. Si, au contraire, nous surchargeons notre corps, vivant à la façon des plus vils animaux, même en temps de paix, nous tomberons dans de nombreuses fautes et nous serons chargés d'opprobres. Ne voyez-vous pas à qui nous avons affaire ? Nous avons pour ennemis des puissances spirituelles. Chair que nous sommes, comment viendrons-nous à bout de les terrasser ? Si, pour combattre contre un de ses semblables, il importe de ne pas trop manger, combien plus cela est-il nécessaire quand on a le démon pour ennemi ? Et si, au poids de la chair vient se joindre celui des richesses, comment triompherons-nous ? Quelle chaîne que celle de l'or ! Elle est terrible pour ceux qui ne savent pas en user convenablement. L'or est un tyran féroce et cruel qui perd ses esclaves et les conduit à la ruine. Cependant, avec de la bonne volonté, on vient à bout de renverser son trône; on peut le dépouiller de son pouvoir, le réduire à l'obéissance. Comment y arriver ? En répandant autour de soi ses richesses. Si nous nous renfermons seuls avec notre trésor, il sera libre, comme un brigand dans la solitude, de nous causer toute sorte de maux. Si nous le produisons à la lumière, il ne nous maîtrisera plus; car toutes les mains se réuniront pour l'enchaîner.

5. En m'exprimant de la sorte, je ne veux pas dire que les richesses soient un mal; le mal, c'est de n'en point faire part aux pauvres et d'en abuser. L'œuvre de Dieu n'est jamais mauvaise, et tout ce qu'il a fait est un grand bien. C'est donc un bien que la richesse, mais à la condition qu'elle ne nous commande pas et qu'elle serve à soulager l'indigence des autres. La

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

lumière elle-même n'est pas un bien quand elle augmente les ténèbres au lieu de les dissiper. Je dirai la même chose de la richesse quand elle aggrave la pauvreté loin de la faire disparaître.

Le vrai riche n'attend pas des autres ce qu'ils ont, mais aspire plutôt à leur venir en aide : celui qui recherche le bien d'autrui, ce n'est pas un riche, c'est un pauvre. La richesse n'est donc pas un mal; le mal est dans cette âme misérable qui transforme la richesse en pauvreté. De tels riches sont en réalité plus à plaindre que les mendiants des rues, que les aveugles et les estropiés; les tissus de soie, les vêtements splendides recouvrent plus de douleurs que les plus misérables haillons; les hommes qui lèvent fièrement la tête dans l'agora sont au-dessous de ceux qui se glissent dans les carrefours, dans les vestibules, tâchant d'émouvoir la pitié par leurs cris. Les derniers rendent gloire à Dieu, montrent dans leurs paroles une touchante et saine philosophie: c'est pour cela que nous leur accordons notre compassion et que nous leur tendons, sans jamais récriminer contre eux, une main secourable. Ceux dont la fortune est basée sur l'iniquité n'ont que des paroles de dureté, de barbarie, de convoitise et de rapine. Aussi sont-ils pour tous un objet de répulsion ou de risée.

Que regarde-t-on généralement comme honteux, de demander au riche ou d'exploiter les indigents ? Il est évident que c'est cette dernière chose. Voilà cependant ce que les riches font; car ils n'oseraient pas se présenter à de plus riches qu'eux. Les mendiants s'adressent du moins aux riches, et se gardent bien de s'adresser à d'autres mendiants. C'est le riche qui presse le pauvre. Que vaut-il mieux, je vous le demande encore, accepter de ceux qui donnent volontiers et même avec reconnaissance, ou bien fatiguer et contraindre ceux qui ne veulent pas ? Assurément il est préférable de ne pas tourmenter les gens de la seconde espèce. Ainsi ne pensent pas les riches. Tandis que les pauvres acceptent ce qui leur est donné sans effort, avec joie, ils bravent toutes les résistances : c'est la pauvreté sans pudeur. Si personne n'accepte un repas, à moins d'être persuadé qu'on fera plaisir à celui qui l'offre comment serait-ce un bien d'extorquer l'argent par la violence ? Nous repoussons ou nous évitons les chiens qui nous poursuivent de leurs aboiements et de leurs menaces. Au fond, les riches ne font pas autrement que ces animaux : ils agissent par la crainte sous des dehors moins repoussants. C'est le comble de la honte. Quand on a recours à tous les moyens pour satisfaire sa cupidité, n'est-on pas le plus méprisable des hommes ? Il nous arrive bien de lâcher ce que nous tenons pour apaiser le chien qui va nous mordre.

Que jugez-vous plus ignominieux, de mendier avec des haillons ou de mendier avec des habits de soie ? j'insiste. Quand un riche obsède de pauvres vieillards pour obtenir le peu qu'ils ont, au détriment même d'une famille, cet homme est-il digne de pardon ? Examinons de plus les paroles, si vous le voulez bien, celles du riche et celles du pauvre dans leurs sollicitations. Que dit celui-ci ? Il demande que l'aumône lui soit faite avec générosité, en vous rappelant que vous la ferez des biens qui vous viennent de Dieu, et que Dieu dans sa bonté vous récompensera d'une manière surabondante : toutes ces choses respirent la philosophie, le dévouement et la prudence. Il vous avertit de lever les yeux vers le Seigneur et vous ôte la crainte de tomber vous-même dans la pauvreté. Les paroles des mendiants renferment, pour qui veut y faire attention, une profonde doctrine. Quel est le langage des riches ? Ce que serait celui des pourceaux, des chiens, des loups, ou de telle autre bête féroce. Les uns ne savent parler que des plaisirs de la table, des mets les plus exquis, des vins les plus recherchés, ou bien encore des parfums et des parures, des folies du luxe et de la prodigalité. Les autres n'ont à la bouche que contrats avantageux et profits usuraires; armés de pièces falsifiées, exagérant au delà de toute raison et de tout pouvoir ce qu'ils prétendent leur être dû, le faisant remonter à plusieurs générations, ils ravissent à l'un sa maison, à l'autre son champ, son esclave, tout ce qu'il possède. Que dire de ces testaments écrits avec du sang et non avec de l'encre ? Entourant leurs victimes d'intolérables dangers ou les séduisant par de puériles promesses, ces hommes cupides les entraînent à déshériter tous les parents, et des parents plongés souvent dans la dernière misère, pour léguer à des étrangers un mince héritage. La férocité va-t-elle donc jamais aussi loin chez les brutes ?

Je vous en conjure donc, repoussons tous de pareilles richesses, imprégnées de honte et de sang; n'aspirons qu'aux richesses spirituelles, aux trésors du ciel. Ceux qui s'en rendent possesseurs, voilà les vrais riches, les vrais opulents : ici-bas et là-haut rien ne leur manque. L'homme qui se fait pauvre selon la parole de Dieu trouve toutes les maisons ouvertes : on se hâte de tout offrir à qui s'est dépouillé de tout sous l'impulsion de l'amour divin; tandis que chacun ferme sa porte à celui qui pour acquérir peu ne recule pas devant l'injustice. Si nous voulons posséder les biens présents et futurs, choisissons l'impérissable richesse. Puissions-

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPITRES AUX CORINTHIENS

nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ à qui Gloire et honneur, dans les siècles des siècles. Amen.